

1

Philippe Brasila poussa la porte d'entrée de la brasserie « la Coupole » qui donnait sur le boulevard du Montparnasse, où l'enseigne éclairée par de larges lettres d'un rose flamboyant indiquait le prestigieux établissement.

Au cœur du quartier de Montparnasse « La Coupole » demeurait un lieu qu'aimait fréquenter une certaine classe parisienne, mélangée à quelques provinciaux qui appréciaient une atmosphère digne du présent, sans vouloir renier l'ambiance belle époque du passé.

A chaque fois que Philippe Brasila effectuait ce geste courant, anonyme de passage à Paris, l'émotion lui serrait la gorge en pensant aux années 1920-30.

Les années folles, où se côtoyaient à cet endroit prisé, peintres et écrivains en quête de reconnaissance d'un art, de griserie, de gloire à venir.

Mêlés aux souvenirs, les célébrités de l'époque, vedettes de la scène, hommes politiques, témoins privilégiés de soirées délirantes organisées, proches de l'orgie.

La fontaine centrale abondait paraît-il de femmes presque nues qui s'y vautraient en pleine hystérie.

Avec régularité, on pouvait disait-on apercevoir à sa table réservée, Joséphine Baker et sa jeune panthère qui souvent effrayait les regards des tables voisines.

A cette période a-t-on écrit, on la vit fréquenter Simonon, qui signait Georges Sim, talent incontestable déjà ignoré par les stars de la littérature, ils devinrent amants pendant quelque temps.

Les jolies femmes en général embellissaient le décor belle époque, d'ailleurs restitué dans une décoration récente, qu'entourent les murs repeints de l'immense salle.

Des modèles aux courbes parfaites, qui posaient pour le « Maître » en attente de mécénat, d'exposition, s'exhibaient en leur présence.

Souvent elles devenaient leur maîtresse éperdue, ravie de servir, de combler le talent, les désirs de l'artiste.

D'autres noms défilèrent dans sa tête, Dos Passos, Fitzgerald, Hemingway (en dépit de coutumes au Dôme et à la Closerie des lilas, avait-il lu) Picasso, Giacometti, et plus proches de nous, le couple de Beauvoir-Sartre, ayant ici ses habitudes, et aussi table réservée.

Plus tard, à Saint-Germain-des-Près, au Café de Flore, on les vit régulièrement, couple disparate, illuminé par la défense des causes justes, passionné par la vraie littérature.

Loin de ces soirées du gai Paris, de l'insouciance affichée, en accès avec le monde contemporain, Philippe se souvint d'un jour en famille accoudé au bar, juché sur le tabouret, entouré de sa femme, son fils, buvant un verre de « Moulin à vent » tandis qu'eux-mêmes dégustaient une coupe de champagne, avec un réel plaisir, sous l'œil vigilant et discret du barman.

Arrivèrent alors, un groupe bruyant, de supporters en goguette, hommes et femmes excités, arborant un drapeau irlandais, venus arroser la victoire de leur équipe de rugby, face à l'équipe de France ce jour-là.

En pleine liesse, ils investirent le bar, jouant tous des coudes, y compris les femmes déchaînées, non contrôlables, sous l'effet de la joie collective, et réclamaient à boire au barman débordé, souriant pour la bonne cause.

Philippe avait peu apprécié la manifestation envahissante d'enthousiasme, respectant la loi du sport, le mérite du vainqueur ; sans oublier un minimum de correction qu'il eut aimé en présence de sa femme, son fils, dont l'intimité, la conversation furent perturbées.

La porte se referma, d'un pas calculé il rentra dans « l'arène » au milieu d'une foule compacte à cette heure d'affluence.

Certains regards allèrent dans sa direction, l'observèrent d'une façon furtive, il baissa les yeux n'aimant pas ce « flash » dirigé vers lui, comme une curiosité malsaine, en dépit de son habitude comme manager de société, rodé aux « projecteurs » braqués sur sa personne.

Un garçon vint vers lui, en veste blanche, nœud papillon noir, qui l'interpella : Bonsoir monsieur, vous désirez une table... une personne ?

Bonsoir... oui une seule personne... répondit-il.

Tenez ici, monsieur... à cette table de deux... je ne peux faire autrement !

C'est parfait... pas de problème... merci, acquiesça Philippe.

Une fois assis, il jaugea la salle, toutes les tables ou presque, étaient occupées, quelques célébrités sans doute y trônaient, ne reconnaissant pas sur l'instant un visage médiatique ; le but étant d'être tranquille dans l'ambiance mouvementée qui régnait, et d'apprécier le menu à la carte proposé, pour ce dîner d'avant départ.

Le garçon revint vers lui, toujours souriant posa la question banale :

Monsieur prendra un apéritif ? Oui... pourquoi pas... je prendrai un martini-dry... Bien monsieur... Dîtes-moi j'ai un train à 22h30... je vais choisir rapidement... pour le service vous pensez que ça ira ?

Pas de souci... je fais le nécessaire... comptez sur moi... dit-il en professionnel.

Je vous remercie... fit Philippe... Je reviens de suite prendre votre commande... souligna le garçon de salle.

Philippe choisit dans le menu à la carte, un plat et dessert, avec un quart pichet de côtes du Rhône, dîner léger pour éviter toute prolongation.

Le garçon fut dévoué à ses directives, ne tarda pas à revenir, passa la commande, le temps d'un aller et retour, il eut satisfaction, attaqua son plat avec avidité et empressement, sous le regard du serveur qui lui dit : Bon appétit monsieur... Merci encore pour votre rapidité... répondit-il !

A ces mots le garçon de salle s'esquiva, se dirigea vers l'allée centrale, où se tenait hésitante une femme brune d'allure élégante ; le problème de place se posait de toute évidence, le garçon indiqua d'un geste bref l'endroit de sa table, où une place vacante demeurerait, elle parut embarrassée.

Philippe Brasila continua de manger tout en ayant vu la scène, le garçon revenant dans sa direction, il se douta de la question imminente, la femme le suivant, en continuant de jeter un œil circulaire sur l'ensemble de la salle.

Le garçon parvenu à sa hauteur demanda : Veuillez m'excuser monsieur... nous manquons de place, acceptez-vous madame à votre table ?

Oui... bien entendu... je comprends votre ennui, à cette heure.

Je vous remercie... fit le garçon qui laissa passer la femme en déplaçant la chaise pour l'installer face à Philippe.

Elle lui dit bonsoir avec discrétion, un léger sourire passa sur ses lèvres, leurs regards se croisèrent, furtifs, Philippe fit de même, courtois en la saluant, et continua de dîner.

L'échange avait duré quelques secondes, déjà elle regardait la carte, le visage dissimulé derrière son probable choix ; relevant la tête, la femme aux cheveux coupés courts, très bruns, lui lança : Bon appétit !

Merci... à vous de même dans quelques instants !

A ce moment, le garçon présenta la carte à la femme, elle eut un sourire sublime éclairant son visage aux traits

fins, prononcé de chaque côté des joues par une discrète fossette.

Ses cheveux coupés à la garçonne, ses yeux noirs expressifs, son teint mat, laissaient augurer une personne d'origine maghrébine ; ses lèvres minces bien dessinées, teintées d'un rouge vif, révélaient une peau pressentie douce, sans perception de la moindre ride.

Philippe attentif, se posa néanmoins la question : quelle profession, si elle en exerçait une, pouvait-elle avoir ?

Le serveur intervint de nouveau, prit la commande : Merci... madame, je fais au plus vite.

Leurs regards se croisèrent, et Philippe engagea le premier la conversation :

Ce n'est pas facile pour eux, dur métier, quand il y a autant de monde... chacun ayant ses impératifs !

Non surprise par le propos, la femme répliqua : Oui bien entendu... chaque métier est ingrat... l'impératif pour moi, étant un horaire de train !

Tout comme moi... C'est amusant fit Philippe étonné.

Je pars sur Rennes... par le TGV de vingt deux heures quinze.

J'ai le mien dit-elle, à vingt deux heures trente... Je vais à Saumur.

Vous c'est pays de Loire... Moi la Bretagne... Deux magnifiques régions !

...qui méritent le détour.

Chacun est « chauvin » de son coin fit-elle, j'ai passé ma jeunesse à Saumur, mon père étant officier à l'Ecole de Cavalerie ; j'y possède un pied à terre, je me ressource dans ce paysage, loin de mes pérégrinations et de la vie parisienne où j'habite.

Et vous à Rennes ? C'est un peu la même chose... j'ai choisi cette ville agréable, point central sur l'ouest... rapport à mon activité sur Paris toute la semaine... j'ai une maison au bord de mer, à St Lunaire.

Vous savez... je connais et aime beaucoup la Bretagne... ajouta-t-elle.

Moi-même j'apprécie la région de Loire, en partant de Nantes jusqu'à Tours... que de magnifiques paysages, sous un ciel aux couleurs changeantes... et la Loire sinueuse, majestueuse, roulant son cours d'eau immuable, bordée par de charmants villages.

C'est vrai... dit-elle, nos rois ne s'y trompaient pas, elle existe bien cette douceur de vivre !

Au fait, permettez-moi, je me présente : Philippe Brasila, Directeur des Ventes dans un laboratoire Pharmaceutique.

Mouna Assoub... Journaliste... Reporter... pour l'hebdomadaire « Regards sur le Monde ».

Ravi et surpris, Philippe rétorqua : Très heureux... un métier passionnant que vous devez exercer ?

Oui... certes... vous aussi je suppose ?

La communication... l'animation des hommes et des femmes, m'ont toujours plu !

Moi... je sillonne le monde... relatant les grands événements aux points chauds de la planète !

Fantastique fit Philippe, admiratif... si je comprends bien, le danger vous côtoie ?

Souvent... je n'y pense pas... c'est grisant vous savez !

Je vous crois... et suis convaincu que la motivation pour un métier, efface les inconvénients ou les risques encourus, selon la profession... nul doute que notre génération possède cette chance, comparée à la jeunesse actuelle.

Oui... je vous suis... le monde d'aujourd'hui est intraitable, n'offre pas les mêmes possibilités de choix, n'assure qu'un avenir incertain, dans des filières « bouchées » d'où l'origine du mal en partie.

Vous avez raison fit Philippe... beaucoup de problèmes actuels... viennent de là... des orientations mal évaluées.

J'en suis persuadée... ajouta Mouna... tout en regardant sa montre.

Philippe à son tour, fit le même geste : vingt et une heures quarante cinq... s'inscrivaient... il fit signe au garçon en hâte.

Le temps passe à une vitesse... Le serveur s'approchant : s'il vous plait un café... l'addition... je vous réglerai par carte.

Certainement... monsieur ! Moi aussi... dit Mouna l'addition... pas de café, merci.

Philippe rétorqua : heureux de vous avoir rencontrée... après tout c'était une table pour deux !

Amusée par son humour, elle sourit, son visage révéla le creux de ses minces fossettes, et lança : c'est réciproque... la soirée fut sympathique en votre compagnie.

Philippe enhardi par sa réflexion, proposa : Si vous le permettez, nous irons à la gare ensemble... puisque nos trains se suivent quant à l'horaire ?

Avec plaisir... monsieur Brasila... nous terminerons notre conversation !

Chacun régla sa note, le serveur, indifférent à leur départ conjoint, souhaita une bonne fin de soirée à ces clients inconnus, devenus par le pur des hasards, un couple en partance.

A présent, ils traversèrent, l'un derrière l'autre, un bagage à la main, l'allée principale de la brasserie sous l'éclairage puissant, qui mettait en valeur la vaste salle de la « Coupole » au passé prestigieux, aux illustres clients de la « génération perdue » et ceux de notre monde contemporain.

Même si la mode actuelle, côté littéraire, se situait plus vers la « Closerie des Lilas » où les personnalités médiatiques s'y prélassaient un verre à la main.

Frôlant les tables, Mouna et Philippe, entendirent des bribes de conversations venant de couples formés pour la circonstance, d'habitues, des paroles échappées, louant

l'amour, la peine, la joie, l'avenir, le moment, la déclaration.

La porte franchit, ils se retrouvèrent sur le boulevard du Montparnasse.

Là régnait en début de soirée, « valable à cette heure pour Paris » une circulation dense, un bruit sourd permanent, l'odeur des gaz de voitures qui montait de l'asphalte, le bruit des freins, des klaxons, des sirènes de temps à autre, des véhicules, hélas, non prioritaires, qui signalaient l'urgence ou la nécessité d'intervenir avec rapidité.

Leur numéro de rodéo, pour se frayer un chemin et contourner les carrefours encombrés relevait d'une habileté incroyable, mélangé au stress que comportaient les risques.

Déambulant ensemble à bonne allure vers la gare Montparnasse, la tour du même nom se dressait devant eux, impressionnante façade érigée vers le ciel aux vitres éclairées, où la lumière atténuée diffusait sur l'ensemble des étages jusqu'au point culminant de la tour.

Le cinquante-neuvième étage, lieu de restauration et de sublime découverte sur l'ensemble de Paris, attirait à l'évidence les nombreux touristes français et étrangers.

Ils accélérèrent leur pas, se sentirent minuscules face à ce monstre d'architecture, les portes électroniques d'entrée vers la gare les laissèrent pénétrer en direction de l'immense hall, où au bout de quelques mètres leur destination se trouvait indiquée, horaire, voie, numéro de train. Là pour beaucoup le voyage débutait, pour d'autres sur le quai le voyage était illusion qui s'enfonçait sous leurs pieds comme du sable mouvant au départ des trains, demeurés seuls, l'impression de vide accentuait la séparation.

Pour Philippe et Mouna, le voyage n'était pas illusion, il relevait d'un aboutissement professionnel, vers le havre de repos, havre de pensée familiale, de solitude réfléchie.

L'espace d'un Week-end, courtes heures privilégiées, le corps et l'esprit devaient faire abstraction de toute contingence, conscients de l'imprévu, se tonifier en prévision des jours à venir, des probables difficultés.

Leur marge de sécurité observée, après avoir pris connaissance au tableau des départs, des différentes informations, Philippe Brasila et Mouna Assoub posèrent les bagages à leurs pieds, échangèrent quelques paroles un instant, le sourire affiché sur leurs lèvres, se dirent au revoir, Philippe dans un dernier élan plein de promesses, s'aventura : A bientôt... peut-être... sans doute à la Coupole ! Pourquoi pas, fit Mouna... laissons agir de nouveau le hasard !

Sur les voies parallèles, attendaient les TGV, long convoi d'acier en partance pour le grand Ouest, séparant de quelques mètres le couple impromptu de la soirée ; leurs pensées vagabondaient, l'interlude du dîner laissait planer l'interrogation, l'incertitude des sentiments.

Avaient-ils sincèrement, envisagés de se revoir ? n'était-ce pas uniquement une formule d'amabilité avant de se séparer ?

Quelques instants plus tard, quai numéro 8, le train dans lequel avait pris place Philippe, s'ébranla, prenant la direction de Rennes ; le bruit grinçant des roues martelant le rail, passa devant les derniers immeubles envahis par les tags, laissant apercevoir sur la droite la tour Eiffel illuminée qui transperçait le ciel par son rayon laser.

Le train prit de la vitesse, deux heures dix minutes environ séparaient Philippe de son point d'ancrage, la fatigue aidant il s'assoupit dans le compartiment de première classe, réservé comme à l'accoutumée, serré de près par des cadres de société occupés à étudier les résultats, projets, sur l'ordinateur portable.

Quant à Mouna, les yeux grands ouverts, fixant le paysage qui se déroulait devant elle, elle avait hâte de retrouver la Loire, d'apercevoir sur la hauteur, l'édifice

glorieux arborant ses tours le château de Saumur qui dominait le fleuve, la ville en contre-bas, le pont Cessart, le pont des Cadets qui reliait la ville depuis son entrée.

Elle finit par s'assoupir, dans ce compartiment encombré où se trouvaient aussi des hommes d'affaires, espérant dormir jusqu'au terminus.

De là, elle prendrait un taxi qui la conduirait Rue de l'Ancienne messagerie, au premier étage d'un immeuble en pierre de tuffeau où elle séjournait dès qu'un loisir trop rare le lui permettait.

Agréable appartement laissé en héritage par ses parents, en souvenir d'une jeunesse heureuse, baignée dans l'ambiance militaire qu'offrait l'image des officiers de l'Ecole de Cavalerie, de son Cadre Noir célèbre dans le monde.

De temps à autre, Mouna faisait de l'équitation, ayant appris toute jeune avec son père sur l'hippodrome de Verrie ; ou alors elle partageait son temps au golf de Saint Hilaire Saint Florent à deux pas de Saumur centre.

Une fois son bagage déposé dans le vaste appartement à la déco modernisé, elle s'assoit, fermerait les yeux quelques instants, les souvenirs l'envelopperaient, feraient frissonner son corps, signe du guide qui l'inviterait à redécouvrir avec l'émotion contenue les différentes pièces où le silence, la beauté, la reconnaissance, règneraient en maître des lieux.

A proximité de Tours, le convoi ralentit, le freinage en douceur suffit à réveiller Mouna qui ouvrit les yeux émergeant de ses rêves ; elle découvrit les éclairages de la banlieue tourangelle contrée qu'elle appréciait au fil des saisons, avec ses couleurs diversifiées.

Dans le compartiment, les hommes d'affaires éveillés le temps du parcours, refermaient leurs portables.

L'entrée en gare approchait, certains sauteraient au cou de leurs épouses venues les chercher, d'autres s'en iraient solitaires au volant de leur propre voiture.

Enfin quelques uns s'offriraient un taxi, demandant un justificatif au chauffeur, image du cadre de société, qui valorisait par le remboursement de frais, son niveau social, son statut.

Mouna se dit que dans peu de temps, elle serait arrivée dans le calme d'une ville paisible, de l'immeuble retiré, l'appartement familial auquel elle tenait, bercée par le son d'une musique classique ou de jazz, de la lecture choisie en ouvrant la porte de l'immense bibliothèque, aux rayonnages muraux.

Ici elle pouvait lire, relire les grands chefs d'œuvres de la littérature mondiale, patrimoine paternel accumulé au cours d'une vie, son cher Balzac, les romans de jeunesse, et quelques contemporains incontournables.

Chaque fois qu'elle passait dans la région par le train, sa pensée voguait vers le château de Saché, perdu au milieu de la campagne vallonnée, à l'ombre des grands arbres entourant le parc.

Les De Margonne bienfaiteurs d'Honoré, l'abritèrent, protégèrent le génie, au cœur du village tranquille.

Une autre fois, elle viendrait avec Tristan, son fils unique âgé de quinze ans, resté à Paris chez son père.

Depuis leur séparation amiable, ils s'entendaient pour le prendre en alternance, nécessaire disposition préservant son équilibre.

Tristan aimait bien venir avec sa mère dans la région Saumuroise.